

Terreau spatial

Aujourd'hui, je vais mourir.

Ca me ramène loin en arrière, à l'époque où je savais précisément ce que ça voulait dire à l'époque où j'avais dépensé toute l'énergie qui me restait à organiser ma mort. Pas n'importe quelle mort, une mort rare, symbolique, une de celles qui entre, au moins un peu, dans l'histoire.

C'était au début de l'année 2046 que j'ai appris que c'était possible.

J'étais atteint d'une maladie rare, génétique, orpheline et en phase terminale. On me pronostiquait, avec une précision et une humanité toute médicales entre 44 et 56 semaines de vie. Ensuite, la quille. Et l'oubli.

Je pesais 43 kilos et je n'avais presque plus la force de me déplacer seul. Je me faisais pitié quand je ne me faisais pas horreur. Je pleurais de mon indifférence face au cul sautillant de mon infirmière. Mais je lisais, ça me gardait en vie. Je lisais tout et n'importe quoi. Je lisais pour essayer de deviner l'avenir de l'humanité. Je n'en serais pas mais je voulais avoir l'impression que le voyage continuait, je voulais savoir un petit peu où il menait. Je lisais toutes les nouvelles du monde de la recherche, toute la science-fiction, les programmes spatiaux des siècles à venir.

C'est là que je l'ai trouvé, ce projet absurde, inhumain et tellement logique. C'était l'époque des premières grandes stations permanentes, des premiers jardins spatiaux. Avant les ascenseurs.

Un jeune chercheur proposait de regrouper certaines expérimentations médicales et l'alimentation des jardins en biomasse. On satellisait des grabataires, on les testait et à leur mort, ils servaient de terreau spatial. J'ai immédiatement envoyé ma candidature. Et grâce à mon poids, je l'ai emporté.

Mes compétences ont certainement joué aussi. Ancien chercheur, j'étais capable de mener la plupart des tests moi-même, et le programme en question n'était pas un programme de grande envergure, toute économie y était bienvenue. Mais il y avait bien d'autres candidats tout aussi qualifiés : après tout, quitte à mourir, autant s'offrir un voyage en orbite avant. On était 28 432 à remplir les critères minimaux, puis 12 216 encore en état de mener à bien tous les tests, 4 027 dont la détermination et l'environnement social furent jugés "hautement compatibles" avec la mission, 616 atteints de maladies assez étranges ou importantes pour être un argument de poids et enfin, justement, le poids. Je faisais partie des quatre plus légers, les quatre à partir.

Il y eut 6 mois de préparation mais surtout de médicalisation et enfin, le départ.

Nous avons passé les quatre premiers mois seuls puis Elisa, seule femme de nous quatre est morte et nous avons agrandi le jardin grâce à sa dépouille. Un jeune officier est alors venu nous faire subir quelques tests confidentiels. Il est resté deux jours. Nous n'étions plus que trois, et cela n'a pas duré. Thomas est mort à peine un mois plus tard. L'officier est revenu. Le jardin était devenu vraiment luxuriant. Ladji, lui, a tenu presque un an de plus et nous avons senti qu'il avait largement dépassé les paris qu'avait pu faire nos commanditaires.

Mais j'ai fini par agrandir le jardin qui devint une mini jungle occupant la moitié de la station. L'officier est revenu ne troisième fois. Il a hésité à me laisser seul mais ça faisait visiblement partie du protocole d'expérience. Il s'est passé six mois avant que je ne le revoie. Six mois à regarder les étoiles, six mois à me nourrir de plantes issues des corps de mes compagnons.

Un vieux cannibale perdu dans l'espace.

Six mois à étudier les résultats issus de mon propre corps, à essayer de comprendre pourquoi je n'étais pas, moi aussi, mort et transformé en terreau orbital. Les responsables de la mission et les quelques médecins avec lesquels j'avais le droit de communiquer ne m'apportait pas

grand-chose : ils me confirmèrent seulement que ma maladie n'était pas en rémission, qu'elle continuait à évoluer, mais d'une manière qui, surprennement, ne me tuait pas. Au contraire, je me sentais bien, aussi bien qu'aujourd'hui. Ce qui veut dire que je me sentais un corps de vieillard usé et amoindri, ce qui n'est pas très agréable mais sans douleurs ou problèmes spécifiques, ce qui est inespéré. Et ça a duré.

Des années.

Au bout d'une dizaine d'années, peu d'évolution. Je devenais socialement irrécupérable à force d'isolation mais les plantes occupaient mes journées, j'avais fini par leur donner des noms : n'étaient-elles pas les enfants

de mes lointains compagnons ? Et puis je pouvais recevoir certaines télés et radios choisies, mais je les trouvais le plus souvent bruyantes et futiles. J'ai perdu la notion du temps. Seules comptaient encore mes rotations autour de ce vieux caillou qu'est la terre. Il arrivait que je l'observe longuement par la paroi vitrée de la serre. La nuit, je voyais les villes s'allumer et s'éteindre. Il devenait difficile de ne pas, certains soirs, se prendre pour un Dieu.

C'est alors que j'ai commencé à douter de ma mortalité. Je me suis demandé si je n'étais pas devenu immortel. Lorsque j'ai posé la question aux médecins, il m'a semblé que je leur faisais peu peur. Ils ont tout de suite écarté l'hypothèse, enrobant leurs dénégations d'un jargon dont je ne saisisais pas un mot. Et ils m'ont fait mener de nouveaux types de tests. Je comprenais de moins en moins de quoi il s'agissait. Les tests étaient sans doute plus pointus mais je crois aussi que mon esprit commençait à se détacher de ce genre de contingences, de cette manière de penser. Il s'est passé bien longtemps, des années certainement mais je ne sais combien, avant qu'on ne vienne à nouveau me rendre visite.

Ce fut une grosse navette, un engin de science-fiction, dont sortirent une dizaine de silhouettes qui commencèrent à démonter ma station. J'eus un moment de panique. Je me dis qu'ils avaient décidé de m'éliminer. Mais non, une fois qu'ils eurent démonté la moitié du blindage Sud, ils le remplacèrent par un matériau blanchâtre et mou. Ils changèrent ensuite le sas et quand ce fut fait, une autre navette se présenta et un visiteur demanda à être admis dans la zone pressurisée. Je dois avouer que j'ai hésité un moment avant de lui ouvrir. Finalement, je me suis dit qu'au pire il me ramènerait à mon destin de terreau spatial et que je continuerons à faire pousser mes plantes.

Lorsque je l'ai vu, je me suis dit deux choses : qu'il avait une couleur de peau bien étrange et qu'il était cocaïnomanie au dernier degré. Notre discussion me prouva que j'avais doublement tort. De fait, jamais perdu tout repère mis sa peau rosâtre était normale, c'était la mienne bleu-gris, qui ne l'était plus. Et il n'était pas cocaïnomanie (ou quelqu'ait été l'équivalent de ce siècle), même s'il parlait et se déplaçait à une vitesse qui rendait nos interactions franchement difficiles : j'étais devenu très lent, très très lent, je vivais au ralenti. Il essaya de s'adapter à mon rythme pour m'expliquer.

Il m'expliqua qu'après de longues décennies, plus que le gouvernement, c'était tout le système politique mondial qui avait été bouleversé. Je ne compris pas vraiment comment, mais il en était un représentant. Il m'expliqua que la maladie qui aurait dû me tuer avait muté et avait prolongé ma vie, et pourrait peut-être le faire indéfiniment, au prix d'un ralentissement de mon métabolisme. Que la perspective de l'immortalité avait semblé aux régimes en place un risque terrible et que les quelques mégalomanes qui voulaient copier ma condition avait échoué, parfois de manière spectaculaire. Que pendant bien longtemps, on avait, somme toute, préféré m'oublier, à force de ne savoir que faire.

Mais ce jeune homme, dans ce nouveau système, était arrivé. Il avait insisté pour reprendre les recherches me concernant. Non pas par intérêt pour ma longévité, mais pour mon métabolisme ralenti. Il était persuadé de pouvoir amplifier le phénomène, cent fois, mille fois, de pouvoir amener un être vivant à un quasi-arrêt métabolique, à un état statique si près de la mort qu'on ne pourrait l'en distinguer que d'une seule manière : on pourrait en revenir. Il me dit que les applications en seraient révolutionnaires, qu'on pourrait voyager dans l'espace et revenir sans avoir, comme pour les colons envoyés jadis vers d'autres planètes, à perdre quarante années de vie à voyager.

Je lui dit que je n'avais jamais entendu parler de ces colons lancés à travers l'espace.

Il me dit que grâce à moi on pourrait reprendre contact avec eux, unifier l'humanité à nouveau.

Je lui dit que depuis le temps, moi, l'humanité...

Il me répondit que je pourrais devenir une légende, un bienfaiteur du monde, célébré par tous.

Je lui dit que je préférerais rester tranquille avec mes plantes.

Il me répondit, attristé, qu'au vu de la manière dont on m'avait traité, il comprenait ma réaction. Il me dit qu'il devait quand même me demander l'autorisation de poursuivre ses recherches sur moi.

Je lui dit que si on me laissait avec mes plantes, il pouvait faire toutes les recherches qu'il voulait.

Il a pleuré d'abord. Puis il m'a montré comment utiliser le nouveau matériel pour me faire des prélèvements réguliers. Ensuite il m'a remercié des dizaines de fois et enfin il m'a laissé avec mes plantes.

Tout à continué comme avant, ou presque. Je faisais des prélèvements, comme les premières années. Des navettes venaient de temps en temps les récupérer et, parfois, entretenir la station. Du temps a passé puis est arrivé une période où, régulièrement, de longs jets de flammes blondes sont partis vers les étoiles. Plus tard,

certaines sont revenues. J'ai eu l'impression que c'était important. Je ne me souviens plus vraiment pourquoi. Peut-être parce que le jeune homme me l'avait dit lors d'un de ses passages. Je ne sais plus. J'ai oublié. C'est mon problème en ce moment : j'oublie.

Je n'oublie pas ce que j'ai à faire mais j'oublie qui je suis, je me dilue. Je crois que mon corps va continuer à vivre mais je crois que je vais mourir, que je vais m'effacer.

Alors, avant que ça n'arrive je voulais laisser cette trace, cette histoire entre deux morts, dont ni l'une ni l'autre ne furent vraiment complètes.

Je continue à regarder les étoiles mais je regarde moins la terre car depuis un moment, presque toutes les lumières se sont éteintes. Il en reste quelques-unes mais très peu par rapport à avant, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai l'impression aussi que certaines côtes ont changé mais je ne suis pas sûr...

Et finalement, qu'importe.

SEb.

Septembre 2005